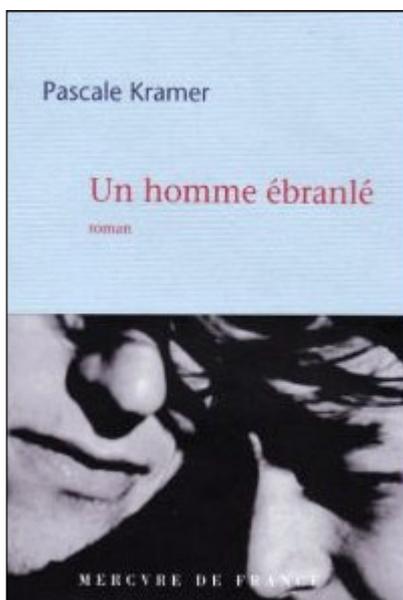


Pascale Kramer

Un homme ébranlé, Editions Mercure de France, 2011, 132 pages.

Pascale Kramer / Un homme ébranlé



Elle avait imaginé un presque adolescent, c'était encore un garçon dont la lourde tignasse châtain-roux s'arrêtait haut sur la nuque dans une brusquerie bâclée de coups de ciseaux. Il était petit pour onze ans, son ventre précipitamment rentré faisait ressortir des pectoraux joliment grassouillets. La ressemblance avec Claude était cocasse dans cette chair jeune et sensuelle. Simone se demanda si eux pouvaient la voir. Elle se présenta, tenta un sourire, ne sachant pas si on embrasse encore à cet âge. Il y avait quelque chose d'étonnamment doux et adulte dans cette crânerie timide de onze ans. Simone n'en revenait pas de comprendre qu'il était parfaitement résolu à être là.

À cinquante ans, Claude voit dans la maladie qui le frappe une alliée pour s'évader d'un monde en feu pour lequel il a un jour renoncé à se battre. Mais il y a Gaël, ce fils de onze ans qu'il s'est décidé trop tard à rencontrer, Jovana dont la belle énergie revient le hanter, et sa femme Simone, spectatrice lucide et glacée face aux tourments d'un homme qu'elle aime encore.

Pascal Kramer, Un homme ébranlé, Editions Mercure de France, 2011, 132 pages.

Critique, par Elisabeth Vust

« Tout dans son corps encore musclé semblait terni par la cendre invisible du cancer ». Simone assiste à la déchéance de Claude, avec lequel elle a partagé pendant dix ans une vie *« sûre, stable et frustrante »*. Elle est traversée de sentiments contradictoires, dont on perçoit peu à peu la complexité.

Le cancer. Le sujet est malheureusement banal ; il occupe nombre de récits, où souvent priment la douleur et la révolte d'assister impuissant au combat d'un être aimé contre le crabe. Pascale Kramer aborde la tragédie un peu autrement, en projetant une lumière implacable sur la fin d'un homme entouré des siens. Comme si la maladie faisait tomber les masques, dévoilant les visages et les secrets. Ainsi fidèle à elle-même, bien que romancière, l'auteure ne romance pas. Elle dit l'ambivalence, le doute, la nature parfois trouble ou pathétique des liens : entre père et fils (*« son attachement était de pur remords »*), entre conjoints (*« leur relation n'était pas bouleversante mais honnête »*) ou entre ex-conjoints (*« c'était fascinant combien ils étaient étrangers l'un pour l'autre et combien la tendresse demeurait vraie »*).

Pascale Kramer a le sens des formules coup-de-poing au cœur ; en quelques mots, elle parvient à faire ressentir tellement. Elle écrit dans cette déchirure où vivent ses héros.

Jusqu'à *L'Adieu au Nord* (2005), elle laissait dans ses fictions le drame s'emparer de la vie d'enfants ou de jeunes gens. Depuis, elle donne plutôt des adultes comme proies au malheur. On l'avait quittée avec Alissa luttant âprement contre la certitude que sa fille « n'aurait jamais dû naître » dans *L'Implacable brutalité du réveil* (2009 – Prix Schiller et Dentan) qui se passait aux Etats-Unis ; on la retrouve en banlieue parisienne avec Simone, femme nullipare, qui éprouve une joie déroutante au contact du fils cadet de Claude. Si elle n'a pas réussi à s'attacher au premier fils de son compagnon, qui a maintenant vingt-deux ans, « quelque chose en lui décourageait l'affection », il en va tout autrement avec Gaël. « Né d'un amour interdit jamais véritablement guéri », ce garçon de onze ans a demandé à voir un père qu'il ne connaissait pas, le sachant malade. Malgré une jalousie harcelante envers la mère de Gaël qui « aspirait son esprit dans un grand trou d'anxiété », Simone et l'enfant se rapprochent, s'appivoisent. La perspective d'être « secourue par un peu de jeunesse » remplit Simone d'une « folle impatience » ; Gaël distille de la vie dans une maison où la mort rôde.

Les images peuvent déranger tant elles sont lucides : l'irruption inévitable du mensonge avec celle de la maladie ; l'attente quasi impatiente des proches du décès du cancéreux ; le dépit de la compagne de celui-ci à l'annonce d'une légère résorption de sa tumeur ; la maladie qui tyrannise et rend tyrannique. La romancière parle de ce qui est normalement tu et produit une sorte de rééquilibrage en relatant le drame du point de vue de Simone, et non pas de Claude, puisque le quotidien du couple tourne déjà autour de lui. La maladie rend inévitablement un peu égoïste. Par ailleurs, l'inquiétude habite chacun des héros, tout comme elle sourd de tous les paysages émotionnels et géographiques de Pascale Kramer, qui laisse le danger planer sur ses récits. Ici, une menace agit dans le corps de Claude bien sûr, mais également à l'extérieur de la maison, avec la description d'incivilités dans la banlieue alentour.

Il semble qu'avec *Un homme ébranlé*, Pascale Kramer poursuive le tournant amorcé dans *L'Implacable brutalité du réveil*, où l'écriture prêtait plus d'intentions et de pensées aux personnages que dans ses romans précédents. La force suggestive se retrouve amoindrie par l'usage fréquent d'adjectifs d'intensité (« sidéré », « adoré », « cœur asphyxié »). Il n'en reste pas moins que Pascale Kramer rend palpables avec toujours autant de talent les multiples épaisseurs de nos liens affectifs.

« Nous ne nous sommes pas donné assez de bonheur », observe Simone, qui affronte la peur d'une solitude qu'elle craint définitive.

Elisabeth Vust

En bref

In breve in italiano

Dopo *L'Implacable brutalité du réveil* (2009), con cui ha vinto due importanti premi (Schiller, Rambert), Pascale Kramer prosegue nell'esplorazione del tema della resistenza degli individui al dolore, alle tragedie che investono le loro vite. In questo nuovo romanzo la malattia di uno dei personaggi crea un terremoto attorno a sé, prima sordo e leggero, poi sempre più distruttore. L'aggettivo *ébranlé*, nel titolo *Un homme ébranlé* (*Un uomo che vacilla*) non si applica solo a Claude, il protagonista malato, ma concerne

anche la sua famiglia, prima fra tutti, la sua compagna Simone. La vicenda è narrata dal punto di vista di Simone, che assiste alla lotta impari con la malattia che consuma il corpo e lo spirito di Claude e che si propaga fin dentro alle relazioni, all'aria che tutti respirano. Alla morte che si avvicina, l'autrice contrappone la vitalità di un bambino di undici anni, figlio di Claude, che però non è cresciuto con lui. Il ragazzino suscita in Simone sentimenti ambivalenti. Kramer descrive lo smarrimento di Simone, le lacerazioni di ognuno, la vita che sfugge inesorabile, il tutto accompagnato da formule che sono come pugni nello stomaco. (rd)

Kurz und deutsch

Nach *L'Implacable brutalité du réveil* (2009), für den sie zwei namhafte Preise erhielt (den Schiller- und den Rambert-Preis), fährt Pascale Kramer fort, nach der Widerstandskraft des Menschen gegenüber dem Schmerz und gegenüber der ins Leben hereinfallenden Tragödie zu fragen. Die Krankheit eines Mannes verursacht in diesem neuen Roman eine Erschütterung seines Umfelds, die zuerst still und langsam, dann aber immer zerstörerischer um sich greift. So könnte sich der Titel *Un homme ébranlé* (*Ein zerrütteter Mensch*) auf Claude, den kranken Protagonisten, beziehen, aber ebenso gut auf alle anderen Familienmitglieder, angefangen bei seiner Frau Simone. Erzählt wird aus der Perspektive von Simone, die dem ungleichen Kampf ihres Gatten gegen den Körper und Seele zerfressenden Krebs beisteht. Der Krebs überwuchert den Körper, die Beziehungen, die Atmosphäre.

Dem nahenden Tod setzt die Autorin die Jugend eines elfjährigen Kindes entgegen, Claudes Sohn, der fern von ihm aufwuchs. Dieser Junge weckt ambivalente Gefühle in Simone.

Die Autorin spricht über den Zusammenbruch von Simone, über die Zerfleischung aller, über das Leben, das ohne Abgesang zu Ende geht und dennoch Faustschläge in die Brust verpasst. (ja)